

croix, et, la montrant fièrement à ses amis réunis : « Tenez, disait-il, tenez, voici. » Puis, avant de la remettre à sa place, au-dessous du vieux crucifix noirci, près de son lit, il la baisait religieusement.

C'était donc un dimanche : comme de coutume mon père avait des invités, mais ce jour-là ils étaient sombres et mornes : une indicible tristesse était répandue sur leurs traits ordinairement sereins ; ce soir là, on ne s'entretint pas des glorieux faits d'armes du vieux soldat ; on parla du douloureux contrat qui se passait : oui, cela était sûr, bien sûr la Lorraine et l'Alsace ne devaient plus rester françaises ; l'envahisseur allait s'en saisir avidement ; nous allions désormais être Prussiens, et les amis de mon père pleuraient, mon père lui-même pleurait.

Quelques jours après, des uhlans Bava-rois débouchaient dans le petit village de Sierck, où ils mirent tout à feu et à sang. Mon pauvre père, ne voulant pas survivre à tant de ruines résolut de quitter aussitôt, et nous partimes à pied avec notre léger bagage. Déjà nous arrivons aux frontières de la France, quand soudain il me dit d'un accent défaillant : « ma croix, ils vont avoir ma croix — » L'infortuné vieillard avait dans sa précipitation oublié son seul trésor, son plus cher gage. Sur le champ il voulut rebrousser chemin, retourner... j'essayai de le dissuader, mais en vain, rien n'y fit. Comprenant alors combien était sincère et profonde la douleur du vieillard, je le confiai à un respectable aubergiste et repris le chemin de notre village. J'étais petit, bien petit ; perdu sur la grand'route, j'avais peur... Après deux jours de marche, j'entrai enfin dans Sierck. Le village était désert, pas un homme, pas un animal ; ça et là des monceaux de cendres encore fumantes, seuls vestiges des habitations détruites ; partout la ruine et la désolation. Les enne-

mis avaient tout pillé, tout dévasté .. A cette vue je ne pus m'empêcher de pleurer... puis, tout à coup, une pensée, une horrible pensée me traversa l'esprit : s'il ont incendié notre maison ! s'il ont volé la croix de mon père. Je restai quelque temps abasourdi, (car il n'était pas douteux pour moi que la croix perdue, c'était le désespoir, la mort peut-être du seul être cher qui me restait au monde.) Je fus tiré de mes réflexions par un joyeux jappement, c'était Carlo, mon cher Carlo : le petit chien élevé par moi, nourri de ma main, et que dans ma détresse j'avais négligé d'emmenner. Sa vue me fit du bien et je le caressai longtemps, très longtemps... Quel pénible moment pour moi, que celui où je vins à la réalité de ma situation ? qu'était-il advenu depuis notre fuite précipitée ? Notre maison était-elle encore debout ? J'avançais lentement à travers les décombres l'âme pleine de ces pensées ? encore un détour et j'allais le savoir... Mon cœur battait à se rompre dans ma poitrine, je trébuchais sur mes jambes sans oser avancer. Dans mon irrésolution je me laissai tomber à genoux et priai pieusement le Dieu de mon enfance. Quand je me relevai, je me sentis soulagé. Je franchis alors résolument l'angle qui me déroba le toit paternel... merci, mon Dieu, merci, ... il était encore debout.

J'entrai dans la maison : elle était pillée, mais la croix avait été dédaignée ; elle était encore là, à sa place, au-dessous du crucifix et du buis béni. La prendre, la cacher sous ma veste fut l'affaire pour moi d'un instant ; sortant alors de la chaumière témoin des ris et des jeux de mon enfance, témoin de la mort d'une mère chérie, j'y jetai, en fermant les yeux, un brandon enflammé : « du moins, m'écriai-je, du moins, Prussien, tu n'auras pas ma maison.

UN RHÉTORICIEN.